

Σύγκριση/Comparaison/Comparison

Τόμ. 12 (2001)



Μια χειρόγραφη ελληνική μετάφραση: Ιστορία του Κόντε δε Κομένζ και της Αδελαΐδας

Στέση Αθήνη

doi: [10.12681/comparison.10804](https://doi.org/10.12681/comparison.10804)

Copyright © 2016, Στέση Αθήνη



Άδεια χρήσης [Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/).

Βιβλιογραφική αναφορά:

Αθήνη Σ. (2017). Μια χειρόγραφη ελληνική μετάφραση: Ιστορία του Κόντε δε Κομένζ και της Αδελαΐδας. *Σύγκριση/Comparaison/Comparison*, 12, 88–96. <https://doi.org/10.12681/comparison.10804>

Une traduction manuscrite en grec moderne: *L'Histoire du comte de Comminge et d'Adélaïde**

Dans le fonds riche en manuscrits néo-helléniques de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine sont conservés deux manuscrits qui contiennent la traduction du roman français *Mémoires du comte de Comminge*.¹ Le premier (ms. grec 570), daté du 23 décembre 1805, est complet, tandis que le second, dont il ne subsiste plus que 17 feuillets (ms. grec 1343), semble ultérieur.² N'ayant pu avoir accès au second manuscrit, je suis obligée de limiter mon aperçu au manuscrit de 1805, qui porte à la première page le titre modifié *Histoire du comte de Comminge et d'Adélaïde*.

Les *Mémoires du comte de Comminge* ont paru anonymement à La Haye en 1735.³ C'est l'œuvre de Mme de Tencin (1682-1749), mère naturelle de D'Alembert, célèbre plutôt pour sa vie intrigante et son salon fréquenté par Duclos, Mme de Lambert, Fontenelle, La Harpe, Marmontel, Montesquieu, que pour sa carrière romanesque, entamée d'ailleurs assez tard. Le roman eut un succès immédiat et durable. Intégré dans des collections destinées au grand public ou dans des «Bibliothèques Classiques», il a connu 12 rééditions jusqu'aux premières décennies du XIX^e siècle. Une grande partie de son succès est due à Baculard d'Arnaud (1718-1805), écrivain de la génération postérieure. En 1764 ce disciple du sentimentalisme sombre tira du roman le drame *Les amants malheureux ou le comte de Comminge* qu'il ne réussit pourtant pas à mettre sur scène avant 1790. Il le publia quand même plusieurs fois dans des recueils contenant le texte du roman et une série de métatextes supplémentaires qui en dérivait («Discours préliminaire», «Idée de la Trappe», «Extrait des mémoires du comte de Comminge» etc.). Parmi ces textes figurait aussi un long poème épistolaire anonyme, intitulé «Lettre du comte de Comminge à sa mère» (1765). Il s'agit en fait d'une héroïde de Claude-Joseph Dorat (1734-1780), qui a excellé dans ce domaine.⁴

* Je tiens à remercier Anna Tabaki pour son vif intérêt et le souci qu'elle a eu de me procurer en microfilm une copie de ce manuscrit de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, et Despina Provata, qui a aimablement accepté de lire et améliorer mon texte français.

Le traducteur anonyme du manuscrit néo-hellénique ne mentionne pas l'auteur. Certains indices permettent cependant de souscrire à l'hypothèse que sa source est un exemplaire édité par Baculard d'Arnaud. En premier lieu, l'œuvre de Baculard d'Arnaud était connue dans la culture du Sud-Est européen, fait attesté par l'existence d'une traduction roumaine datée de 1794, puis par la traduction grecque de son roman *Anne Bell*, publié à Venise en 1816. En second lieu, le sous-titre grec *Les amants malheureux ou le comte de Comminge*, inséré dans la troisième feuille du manuscrit, n'est pas tiré du roman de Mme de Tencin, mais du recueil d'Arnaud. Enfin, le texte du roman est accompagné d'une traduction anonyme de la «Lettre du comte de Comminge à sa mère». Ce poème de Dorat était incorporé, comme signalé plus haut, dans les volumes de Baculard d'Arnaud.

L'exemplaire de l'œuvre de Baculard d'Arnaud conservé au fonds de la Bibliothèque Nationale Grecque peut nous donner une image assez précise du type de livres diffusés dans les milieux grecs. Ce recueil de 1778 contient tous ces textes inspirés des *Mémoires du comte de Comminge* ainsi que —sous forme de fascicule détaché— la nouvelle d'*Anne Bell*. Il est à noter que cet exemplaire porte le cachet de Constantin Belios, membre éminent de la diaspora grecque, commerçant, savant et traducteur de *Robinson der Jüngere* de Joachim Heinrich Campe (Vienne, 1798).

Dans l'«Avertissement au lecteur», le traducteur anonyme du manuscrit avoue qu'il a entrepris la traduction en grec parlé dans le but d'affiner son appareil linguistique. La collation entre l'original du roman et la traduction révèle une transposition fidèle, sans modifications significatives, plutôt sourcière, à cause des gallicismes fréquents. Par contre, l'héroïde rimée de Dorat, la «Lettre du comte de Comminge à sa mère», comme il était d'usage, a subi des remaniements importants: les 504 vers de l'original sont réduits à 140.⁵ Le zèle du traducteur ne s'épuise pourtant pas au simple exercice de traduction. Son ouvrage n'était pas destiné à rester ni un brouillon d'apprentissage de langues ni un manuscrit «immobile» sur les rayons d'une bibliothèque;⁶ bien au delà son ambition était d'établir une communication avec son lecteur. Dans une formule d'incapacité, de celles que l'on rencontre souvent dans les préfaces des traducteurs du livre imprimé, il prie le lecteur de lui pardonner les maladresses éventuelles et l'invite à lire cette histoire si elle lui paraît attirante, sinon de l'ignorer. Évidemment, cette lecture éventuelle ne pouvait être garantie qu'à condition d'une expérience esthétique et d'un horizon d'attente partagés entre le traducteur et un milieu, même restreint, de destinataires.

Les *Mémoires du comte de Comminge* racontent les obstacles qu'un couple d'amants doit dépasser —ou plutôt ne pourra pas dépasser— afin de trouver le bonheur dans le mariage. Il s'agit donc d'un roman sentimental, genre de prédilection des traducteurs, éditeurs, copistes et lecteurs grecs, depuis la dernière décennie du XVIII^e siècle.⁷ Cette forte inclination est attestée d'une part par la traduction des récits occidentaux et orientaux (romans, libertins, pastorales, idylles, nouvelles orientales), et d'autre part par l'édition des romans antiques et byzantins, jusqu'alors inédits, par les presses de Venise et de Vienne à la clientèle grecque.

Mme de Tencin, qui aménage de façon discrètement subversive les données traditionnelles que le roman classique avait léguées à l'aube des Lumières, confère à son roman un caractère mélodramatique, pessimiste et en même temps protestataire. Ce ton mélodramatique —intensifié dans les recueils de Baculard d'Arnaud par l'adjonction des textes supplémentaires comme la lettre pathétique de Dorat— pouvait aisément s'enraciner dans une culture passionnée pour la lecture des drames traduits de Métastase, des nouvelles sentimentales de la lignée de Rhigas,⁸ des pastorales et des contes moraux. Ces mêmes caractéristiques répondent à une mentalité qui exprimait son «je» lyrique dans les poèmes sentimentaux «phanariotes»⁹ souvent teintés d'une humeur pessimiste. Des sujets et des motifs tels que les préjugés sociaux qui s'opposent au bonheur, la mise en doute des comportements autoritaires de la famille ou l'exigence d'exprimer librement le sentiment étaient déjà introduits dans le répertoire de la prose sentimentale néo-hellénique à travers les adaptations en grec des nouvelles modernistes de Restif de la Bretonne et les récits que celles-ci ont engendré: *Les Conséquences de l'amour* (Vienne, 1792), *Histoire sentimentale... d'un jeune de Constantinople* (ca 1793, en manuscrit).

Dans la plupart des romans sentimentaux français de l'époque des Lumières l'accent est mis sur les préjugés sociaux concernant les barrières de classe. Le roman de Mme de Tencin, pourtant, néglige ces différences: le comte de Comminge et Adélaïde appartiennent à la même classe, ils sont tous les deux d'origine aristocratique. La protestation s'élève, dans ce cas, contre le père tyrannique qui n'hésite pas à enfermer son fils dans une tour pour l'empêcher de retrouver la femme aimée. De même elle critique le mari jaloux, abusif et tyrannique qui, à son tour, condamne la vertueuse Adélaïde à l'isolement. La protestation donc porte sur les préjugés et les conventions d'une société patriarcale qui affirme la priorité du devoir sur le sentiment d'amour. Derrière cette mise en cause, pourtant, on peut discerner une critique de la société aristocratique. Le personnage principal du roman, le comte de Com-

minge, ne trahit pas seulement le droit paternel mais aussi la loi aristocratique: issu d'un rang noble, destiné aux grands exploits, il n'hésite pas à brûler les titres de propriété de sa famille pour sauver son amour, se plonge ensuite dans un plaisir sombre et se laisse, enfin, oublier, moine anonyme, au fond d'un monastère.

Mais en même temps, ce cœur sensible qui a subi les conséquences des préjugés familiaux n'est pas irréprochable: son égoïsme, son incapacité de discerner les motifs de la conduite de son amante, son inconsistance font de lui un amant déplorable. En racontant lui-même ses maux sentimentaux après la mort prématurée de son amante, il devient juge de son identité personnelle. La seule personne qui s'avère irréprochable dans son récit rétrospectif est Adélaïde.

Selon la critique actuelle, cette confession, placée dans la bouche d'un homme mais écrite par une femme romancière, se présente comme l'examen de conscience d'un amant imparfait et laisse percer un réquisitoire inspiré par la protestation féminine.¹⁰ La double protestation contre la société et contre l'incompréhension masculine d'une part, et l'effort d'une image sublimée de la femme d'autre part, ont permis de voir en Mme de Tencin l'une des premières interprètes du féminisme français. Cette tendance, qui constitue une des manifestations du siècle des Lumières, allait trouver de plus en plus son expression dans le genre romanesque répondant aux exigences du public féminin.

Cette histoire sentimentale, placée dans un passé récent, dans un pays étranger mais rendu familier par la mode des romans français, aurait pu satisfaire le goût des lecteurs grecs dans les principautés Danubiennes pour les récits modernistes. Il est évident que son message idéologique et son intrigue ne pouvaient pas laisser indifférent le milieu phanariote, caractérisé lui-même par l'esprit d'intrigue, l'ambition, les rivalités —et les haines— entre les membres de la même famille. Ainsi, le traducteur anonyme de *l'Histoire du comte de Comminge* semble être, dans le choix qu'il fait, un récepteur sensible au changement de la mentalité des jeunes gens qui commençaient à refuser l'autoritarisme familial. Il semble en outre avoir conscience d'une tendance au libertinage aussi bien que d'une certaine émancipation féminine, conduites tant stigmatisées par les poèmes moralisants et les textes satiriques de l'époque.

En ce qui concerne la réceptivité d'un roman à caractère féministe, il faudrait rappeler que la femme est considérée comme lecteur-cible des romans, dans le système culturel néo-hellénique, au même titre que l'est l'homme, dans l'introduction de Rhigas à *l'École des amants délicats* (1790). Dans les années qui suivent, le rôle des femmes cultivées qui s'engagent

dans l'encouragement et la diffusion des traductions —surtout dans le milieu phanariote— n'est pas méconnu par les intellectuels.¹¹ Constantin Coumas, cet intellectuel renommé, n'hésite pas à adresser son roman philosophique *Agathon* (1814)¹² aussi bien aux hommes célèbres et honnêtes de Byzance (= de Constantinople) qu'à celles qui reçoivent une éducation soignée et qui s'exercent «le plus souvent dans la langue française». On commence à reconnaître le rôle important de la femme dans la société aussi bien que le besoin de lectures qui lui sont expressément adressées. Un autre intellectuel grec qui a suivi des études de médecine en Italie, Stéphane Carathéodoris, dédie sa traduction en prose du poème de Schiller «Dignité des femmes» au sexe féminin (*Idylles*, Trieste, 1816), insiste sur leur influence dans la perfection de la sensibilité, des idées et de la langue nationale et recommande les lectures de délectation pour les femmes. Il précise, d'ailleurs, qu'il ne faut pas leur proposer des romans philosophiques mais des romans sentimentaux, et en plus, des romans écrits par des femmes, afin que ceux-ci s'accordent à la nature de leur sentiment et de leur pensée.

Le traducteur ou la traductrice —une telle hypothèse est légitimée, me semble-t-il— serait-il un précurseur de telles opinions? Cela paraît assez possible en ce qui concerne le lecteur visé. Par contre, pour ce qui est de la demande en œuvres signées par des femmes, la réponse est plus compliquée: bien qu'il passe sous silence le nom de l'auteur et qu'il puise son texte dans un recueil qui portait le nom de Baculard d'Arnaud, il se peut qu'il ait remarqué une note figurant dans le «Discours préliminaire» qui attribuait l'œuvre à «Mme de T...». De toute façon, qu'il s'agisse d'un choix conscient ou non, cet intermédiaire grec a fourni à la littérature néo-hellénique le premier roman écrit par une femme.

Réalisé dans le contexte socio-culturel des principautés Danubiennes, la traduction en grec moderne de l'*Histoire du comte de Comminge* peut être considérée comme un produit représentatif de l'activité traductionnelle phanariote. Elle atteste la prédilection de ce milieu pour des textes littéraires modernes, diffusés surtout sous forme manuscrite dans un cercle limité, mais composé de lecteurs initiés, et de la préférence de ces érudits pour un mode de traduction fidèle autant que possible à la langue-source.

ANNEXE

Mémoires du comte de Comminge (1735)

Nous rejoignîmes la compagnie sans que nous eussions prononcé un seul mot, ni l'un ni l'autre; on ramena les dames chez elles et je revins m'enfermer chez moi. J'avais besoin d'être seul pour jouir de mon trouble et d'une certaine joie qui, je crois, accompagne toujours le commencement d'un amour. Le mien m'avait rendu si timide que je n'avais osé demander le nom de celle que j'aimais; il me semblait que ma curiosité allait trahir le secret de mon cœur. Mais que devins-je quand on me nomma la fille du comte de Lussan? Tout ce que j'avais à redouter de la haine de nos pères se présenta à mon esprit; mais de toutes les réflexions, la plus accablante fut la crainte que l'on n'eût inspiré à Adélaïde, c'était le nom de cette belle fille, de l'aversion pour tout ce qui portait le mien. Je me sus bon gré d'en avoir pris un autre, j'espérais qu'elle connaîtrait mon amour sans être prévenue contre moi; et que quand je lui serais connu moi-même, je lui inspirerais du moins la pitié.¹³

Ιστορία του Κόντε δε Κομένζ και της Αδελαΐδας (1805)

Φθάσαμεν την υπόλοιπον συντροφίαν χωρίς να την είπομεν τίποτε· αφού ετελείωσεν το συμπόσιον επήγα και εσφαλίσθηκα εις τον ονδά μου. Είχα μεγαλωτάτην ανάγκην να μείνω μόνος διά να παραδοθώ εις την ταραχήν της ψυχής μου οπού με εκυρίευε και εις κάποιαν ολίγην χαράν, η οποία καθώς με φαίνεται συντροφεύει πάντοτε την αρχήν του έρωτος. Ο εδικός μου με είχε καταστήσει τόσο δειλόν, οπού δεν είχα τολμήσει να ερωτήσω το όνομα εκείνης οπού αγαπούσα, μοι εφαινετο ότι η ερώτησίς μου ήθελεν προδώσει το σεκρέτον της καρδιάς μου, όμως ω θεέ μου πόσον έμεινα εκστατικός όταν με είπον ότι ήτον κόρη του μαρκή του Λουζάν. Ο φόβος των γονέων μας, οι οποίοι ήτον άσπονδοι εχθροί παρεστάθη έμπροσθέν μου. Όμως από όλους τους στοχασμούς ο πλέον βαρύς εστάθη ο φόβος οπού είχα να μην είχαν εμπνεύσει τινάς εις την Αδελαΐδα (έτσι ονομάζετο εκείνη η ωραία) αντιπάθειαν δια το σπήτι μας, εχάρηκα τότε οπού είχα αλλάξει το όνομά μου και πίστευον ότι αυτή ήθελε γνωρίσει τον έρωτά μου χωρίς να έχει καμμίαν αιτίαν έχθρας εναντίον μου, και αν ήθελε μάθει ύστερον το αληθές μου όνομα, αν δεν ήθελα την εμπνεύση έρωτα ήθελα καν την κάμη να με λυπηθή.¹⁴

Lettre du comte de Comminges

Le comte de Comminges est supposé écrire quelque temps après l'événement qu'il raconte

*C'est de tous les mortels le plus infortuné
De tous les malheureux le plus abandonné,
C'est ton fils qui t'écrit; peux-tu le méconnaître?
Ton fils! depuis longtemps tu l'as pleuré peut-être!
Il respire, frémis. Au comble de l'honneur,
En attendant la mort, il vit de sa douleur:
Il vit!... près d'un cercueil? Qu'ai-je dit? Ah! pardonne...
J'entends des cris plaintifs, et l'effroi m'environne.
Mes pleurs coulent... Ma mère!... ô fort! ô fort affreux!
Je vais troubler tes jours, que je dus rendre heureux...
Mais j'ai besoin d'un cœur compatissant et tendre,
Où mon cœur oppressé puisse enfin se répandre.
Tout est muet & sourd au fond de mes déserts,
Et toi seule à ton fils reste dans l'Univers.
Rappelle-toi... combien je t'ai coûté de larmes!...
Rappelle-toi ce temps marqué par tes alarmes,
Où le bras paternel, contre mes vœux armé,
Brisa le plus saint nœud que le Ciel ait formé.¹⁵*

Αυτή είναι η επιστολή όπου ο Κομένζ γράφει προς την μητέρα του ιστορώντας της τας δυστυχία του διά στίχων

*Απ' όλους τους ανθρώπους είν' ο πλέον ατυχής.
Απ' όλους τους αθλίους είν' ο πλέον δυστυχής.
Αυτός είναι ο υιός σου ο Κομένζ αυτός
που ως νεκρόν μοιρολογούσες είναι χρόνοι και καιρός
ο Κομένζ είν' που σε γράφει, μάθε ότι ζωντανός
εις την γην είναι ακόμη και ότι ζει ελεεινώς.
Ζει κοντά εις έναν τάφον στεναγμούς διά τροφήν
και διά παραηγορίαν έχει των δακρύων την πηγήν.
Αχ! μητέρα μου γλυκεία πόσον κλαίω και θρηνώ
οπού τας γλυκάς σ' ημέρας τας εσύγχυσσα εγώ.
Εις τα βάθη της ερήμου π' ο υιός σου κατοικεί
είν' αναίσθητος η φύσις, μόνην σ' έχει εις την γη.
Αχ! μητέρα μου ενθυμίσου τον καιρόν οπού πικρά
έχυσες διά εμένα δάκρυα λυπητερά,
τον σκληρόν καιρόν εκείνον που η χειρ η πατρική
κατ' εμέ αρματωθείσα αενάως πολεμεί
την αγάπην οπού είχα δι' εκείνην που εσύ
ω μητέρα μου γνωρίζεις επειδ' είσ' αισθητική.¹⁶*

Notes

- ¹ Pour une vue d'ensemble sur le phénomène de la traduction en grec moderne, cf. Anna Tabaki, «Identité et diversité culturelle. Le mouvement des traductions dans le Sud-Est de l'Europe (XVIII^e siècle-début XIX^e)», *Σύγκριση / Comparaison* 9 (1998), pp. 71-91; «Manuscripts et renouveau culturel dans le Sud-Est de l'Europe (XVIII^e siècle-début XIX^e)» *Les relations intellectuelles entre les Grecs et les peuples balkaniques* (XVIII^e siècle-20^{ème}), Actes du 1^{er} Congrès Inter- Balkanique, Komotini 1999, pp. 19-210 (en grec).
- ² Sur la fortune des traductions du roman en grec et en roumain, voir: Medea Freiberg, «Un roman sentimental français du XVIII^e siècle dans les principautés Danubiennes», *Synthesis* 2 (1975), pp. 125-133.
- ³ Pour une approche exhaustive des questions posées par les différentes éditions du roman, voir: J. Decottignies, «Introduction», dans Madame de Tencin, *Mémoires du comte de Comminge*, Faculté des Lettres de Lille, Lille 1969, pp. 119-134. Je tiens à remercier Emmanuel Vernadakis, maître de conférences à l'Université d'Angers, qui a pu récupérer ce volume et m'en a envoyé des photocopies.
- ⁴ Une autre héroïde de Dorat en traduction néo-hellénique, la «Lettre de Zéïla, jeune sauvage, esclave à Constantinople», est intégrée dans le recueil de Zissis Daoutis, *Chants moraux et amusants* (Vienne 1818), sans indication du nom d'auteur; sa paternité a été révélée par Antia Frantzi, «Deux œuvres non identifiées dans l'Anthologie de Zissis Daoutis», *O Eranistis* 15 (1978-1979), pp. 261-264. Voir aussi Antia Frantzi, *Mismaja. Une Anthologie de poésie phanariote*, Hestia, Athènes 1993 (en grec).
- ⁵ En annexe sont présentés des extraits de deux textes en collation avec l'original.
- ⁶ Sur le statut du manuscrit au XVIII^e siècle, cf. F. Moreau, «La plume et le plomb», *De bonne main. La communication manuscrite au XVIII^e siècle*, Universitas- Paris, Voltaire Foundation, Oxford, 1993, pp. 5-16.
- ⁷ Pour une vue d'ensemble sur le roman grec à l'époque des Lumières, voir H. Tonnet, «De l'Arioste à Lesage et à Restif de la Bretonne. La fiction grecque d'Erotocritos à l'Indépendance hellénique (1830)», *Histoire du roman grec des origines à 1960*, L'Harmattan, Paris 1966.
- ⁸ Les six récits de *l'École des amants délicats* (Vienne 1790) sont des adaptations libres des nouvelles du recueil de Restif de la Bretonne, *Les Contemporaines*.
- ⁹ Poésie lyrique et érotique cultivée dans les milieux de Constantinople et des pays danubiens dans lesquels la noblesse grecque, les Phanariotes, s'assurait des postes de responsabilité dans l'administration ottomane.
- ¹⁰ Cf. Nancy K. Miller, «Le roman-mémoires: genres croisés», dans Denis Holier (éd.), *De la littérature française*, Bordas, Paris 1993, pp. 418-424; voir aussi H. Coulet, «Expérience sociale et imagination dans les romans de Mme de Tencin», *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 46, mai 1994, pp. 31-51.
- ¹¹ P. Kitromilides, «The Enlightenment

and Womanhood: Cultural Change and Politics of Exclusion», *Journal of Modern Greek Studies* 1 (1983), pp. 39-61.

¹² Il s'agit de la traduction en grec du roman *Geschichte des Agathon* de Christoph Martin Wieland.

¹³ Michel Delon (éd.), *Madame de Tencin*, *Mémoires du comte de Comminge*, Desjonquères, Paris 1996, pp. 25-26.

¹⁴ Ms grec 570, ff 8-9.

¹⁵ Baculard d'Arnaud, *Nouvelles*, La Haye, 1778, pp. 203-204.

¹⁶ Ms grec 570, ff 123-124.

Περίληψη

Στέση ΑΘΗΝΗ: Μια χειρόγραφη ελληνική μετάφραση: Ιστορία του Κόντε δε Κομένζ και της Αδελαΐδας

Χειρόγραφο με ημερομηνία 23.12.1805 της Βιβλιοθήκης της Ρουμανικής Ακαδημίας διασώζει νεοελληνική μετάφραση μιας αισθηματικής νουβέλας που έχει ως απώτερο πρότυπο το *Mémoires du comte de Comminge* (1735), της Γαλλίδας συγγραφέα Mme de Tencin, μητέρας του D'Alembert. Άμεσο γαλλικό πρότυπο της ελληνικής μετάφρασης ενδέχεται να στάθηκε σύμμεικτος τόμος που έφερε την υπογραφή ενός μεταγενέστερου συγγραφέα, του Baculard d'Arnaud, ο οποίος είχε πραγματοποιήσει και θεατρική διασκευή της νουβέλας. Την ελληνική, «πιστή» μετάφραση συνοδεύει έμμετρη επιστολή, που βασίζεται επίσης σε γαλλικό πρότυπο, το οποίο δημοσιεύτηκε ανωνύμως, αλλά αποδίδεται με ασφάλεια στον ελάσσονα Γάλλο ποιητή Claude-Joseph Dorat.

